

CARSON McCULLERS

La Ballade  
du café triste  
et autres nouvelles

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN  
PAR JACQUES TOURNIER

STOCK

## LE JOCKEY

LE jockey s'arrêta sur le seuil de la salle à manger, hésita un moment, fit un pas de côté et s'adossa au mur, immobile. Il y avait foule dans la salle à manger. La saison était commencée depuis trois jours et tous les hôtels de la ville étaient pleins. Des bouquets de roses s'effeuillaient sur les nappes blanches, et, du bar voisin, venait un remous de voix trop fortes et déjà lourdes de boisson. Dos au mur, paupières plissées, le jockey examinait les tables, une à une. Son regard s'arrêta sur celle qui se trouvait en diagonale par rapport à lui, dans un angle de la pièce. Trois hommes y étaient assis. Il redressa le menton, pencha la tête sur le côté, cambra son petit corps malingre et raidit les mains si violemment que ses doigts s'enfoncèrent dans ses paumes, comme des serres. Tendue à se rompre contre le mur, il regardait, et il attendait.

Ce soir-là, il portait un costume de soie verte, sur mesure, qui aurait pu être taillé pour un enfant. Chemise jaune, cravate à rayures claires, pas de chapeau, des cheveux plats, encore humides, coiffés en frange sur le front. Un visage aux traits fixes et sans âge. Deux creux sombres aux tempes et des lèvres tendues par le fil d'un sourire. Il sentit, au

bout d'un moment, qu'un des trois hommes l'avait aperçu. Il ne fit aucun signe de tête. Il se contenta de lever le menton un peu plus haut, et de glisser le pouce de sa main raidie dans la poche de sa veste.

Des trois hommes assis à la table d'angle, l'un était entraîneur, l'autre bookmaker, et le troisième avait beaucoup d'argent. L'entraîneur s'appelait Sylvester — de larges épaules, un nez écarlate, de tendres yeux bleus. Le bookmaker s'appelait Simmons. L'homme qui avait de l'argent était propriétaire d'un cheval nommé Seltzer, que le jockey avait monté ce jour-là. Ils buvaient des whiskies-soda. Un garçon en veste blanche venait de leur apporter leur dîner.

C'est Sylvester qui aperçut le jockey le premier. Il détourna les yeux aussitôt, posa son verre de whisky et frota nerveusement son pouce contre son nez flamboyant.

« Bitsy Barlow est là, dit-il. A l'autre bout de la salle à manger. Il nous regarde.

— Oh ! le jockey... », dit l'homme qui avait de l'argent.

Comme il était assis face au mur, il tourna la tête pour regarder derrière lui.

« Dites-lui de venir.

— Surtout pas ! dit Sylvester.

— C'est un fou », dit Simmons.

Le bookmaker avait une voix neutre, sans inflexion, un visage de joueur-né dont il surveillait constamment l'expression et qui oscillait sans cesse entre la peur et l'avidité.

« Fou ? Je n'irais pas jusque-là, reprit Sylvester. Je le connais depuis longtemps. Jusqu'à ces six derniers mois, il était parfait. Mais, s'il continue comme ça, je le vois mal parti pour une autre année. Très mal parti.

— C'est à cause de ce qui est arrivé à Miami, dit Simmons.

— Quoi donc ? » demanda l'homme qui avait de l'argent.

Sylvester jeta un coup d'œil vers le jockey, et passa sur ses lèvres une langue épaisse.

« Un accident. Un gosse qui a été blessé sur la piste. La jambe et la hanche cassées. Il était au mieux avec Bitsy. Un petit Irlandais. Pas mauvais cavalier, d'ailleurs.

— C'est triste, dit l'homme qui avait de l'argent.

— Ils étaient très amis, tous les deux, dit Sylvester. Le gosse était toujours fourré dans la chambre de Bitsy. Ils jouaient au rummy. Ils s'allongeaient sur le tapis pour lire les journaux sportifs.

— Ce sont des choses qui arrivent », dit l'homme qui avait de l'argent.

Simmons coupa son steak, y planta sa fourchette de biais et construisit avec son couteau une petite montagne de champignons.

« C'est un fou, répéta-t-il. Il me fait froid dans le dos. »

Il n'y avait plus une place libre dans la salle à manger. On avait dressé au centre une grande table ronde où se déroulait un banquet. Les phalènes blanc-vert du mois d'août avaient fait un long chemin à travers la nuit pour venir danser autour des hautes flammes des candélabres. Deux jeunes filles en pantalon et blazer de flanelle se dirigeaient vers le bar en se donnant le bras. Et la folie joyeuse de l'été traversait par vagues la grand-rue.

« Il paraît qu'en août Saratoga est la ville du monde où il y a le plus de gens riches », dit Sylvester.

Il se tourna vers l'homme qui avait de l'argent.

« Vous êtes d'accord ?

— Possible. Je n'en sais rien. »

D'un index délicat, Simmons s'essuya le coin de la bouche.

« Et Hollywood, alors ? Et Wall Street... »

— Attention, dit Sylvester. Il se décide à nous rejoindre. »

Le jockey s'était détaché du mur et venait vers eux. Il se pavanait curieusement en marchant, la jambe cambrée, le talon frappant nerveusement le tapis de velours rouge. Ayant heurté, en passant, le coude d'une grosse dame en robe de satin blanc qui participait au banquet, il recula d'un pas et lui fit une profonde révérence, les yeux mi-clos. Arrivé à la table d'angle, il attrapa une chaise et s'assit entre Sylvester et l'homme qui avait de l'argent, sans une inclinaison de tête, sans même qu'un trait ne bouge dans son visage gris.

« Tu as dîné ? demanda Sylvester.

— Pour certains, ça s'appelle dîner. »

Il avait une voix aiguë, nette, cinglante. Sylvester reposa lentement son couteau et sa fourchette dans son assiette. L'homme qui avait de l'argent remua sur sa chaise, s'assit de biais et croisa les jambes. Il portait un pantalon à chevrons, des bottes sales, une vieille veste marron — uniforme qu'il gardait pendant toute la saison des courses, bien qu'on ne l'ait jamais vu sur un cheval.

« Un peu d'eau de Seltz ? proposa Sylvester. Ou quelque chose comme ça ? »

Sans répondre, le jockey prit dans sa poche un porte-cigarettes en or, l'ouvrit nerveusement. Il contenait quelques cigarettes et un petit canif en or. Il se servit du canif pour couper une cigarette en deux. Après l'avoir allumée, il fit signe à un garçon.

« Un Kentucky Bourbon, je vous prie.

— Maintenant, gars, écoute-moi, dit Sylvester.

— Ne m'appelle pas "gars".

— Il faut que tu sois raisonnable. Tu le sais. Il faut absolument que tu sois raisonnable. »

Le jockey fit une grimace de mépris, regarda les plats sur la table et détourna les yeux aussitôt. Un poisson à la crème semé de persil devant l'homme qui avait de l'argent. Des œufs Benedict devant Sylvester ; des asperges, du maïs au beurre frais, une soucoupe d'olives noires, et, juste devant lui, un plat de pommes de terre frites. Pour ne plus voir toute cette nourriture, il regarda fixement le bouquet de roses presque mauves au centre de la table.

« Vous avez sûrement oublié quelqu'un qui s'appelle McGuire.

— Écoute-moi... », dit Sylvester.

Le garçon apporta le bourbon. Le jockey saisit le verre de ses petites mains dures et calleuses. Il portait au poignet une gourmette en or qui tintait contre le bord de la table. Après l'avoir fait tourner entre ses paumes, il avala le bourbon d'un trait, et reposa brutalement le verre.

« Oui, je suis sûr que vous avez la mémoire très courte et très fugitive.

— Ça suffit, dit Sylvester. Qu'est-ce qui te prend, ce soir ? On t'a parlé du gosse ?

— J'ai reçu une lettre de ce quelqu'un dont nous parlons. On lui a enlevé son plâtre mercredi. Il a une jambe plus courte que l'autre de cinq centimètres. C'est tout. »

Sylvester hocha la tête avec un petit clappement de langue.

« Je comprends ce que tu éprouves.

— Vraiment ? »

Il regarda de nouveau les plats sur la table, le poisson, le maïs, le pommes de terre frites. Son visage se ferma. Il détourna les yeux. Une rose per-

dait ses pétales. Il en prit un, le froissa doucement entre le pouce et l'index, et l'avala.

« Ce sont des choses qui arrivent », dit l'homme qui avait de l'argent.

L'entraîneur et le bookmaker avaient fini de dîner, mais il restait de la nourriture dans les plats. L'homme qui avait de l'argent plongea les doigts dans son verre d'eau et les essuya avec sa serviette.

« Quelqu'un veut-il que je lui repasse les plats ? demanda le jockey. Ou que j'appelle le garçon pour une autre commande ? Encore un steak, messieurs, ou... »

— Sois raisonnable, dit Sylvester. Tu devrais monter, maintenant.

— Et comment donc ! » dit le jockey.

Il avait la voix suraiguë, au bord de l'hystérie.

« Je devrais monter dans ma foutue chambre, et tourner en rond, ou écrire des lettres, et me mettre au lit comme un bon petit garçon. Je devrais... »

Il recula brusquement sa chaise, se leva.

« Oh ! La paix ! Foutez-moi la paix ! Je veux un autre verre. »

— Prends garde, dit Sylvester. Tu es en train de t'enterrer toi-même. Et tu le sais. Tu le sais parfaitement. »

Le jockey traversa la salle à manger et entra dans le bar. Il commanda un Manhattan. Sylvester le regardait. Il était debout, talons joints, raide comme un soldat de plomb, le petit doigt levé, et il buvait lentement son cocktail.

« J'avais raison, dit Simmons. C'est un fou. »

Sylvester se tourna vers l'homme qui avait beaucoup d'argent.

« Quand il mange une côtelette de mouton, une heure après on la voit encore dans son estomac. Il ne digère plus rien. D'habitude, il pèse cinquante-

six kilos. Depuis que nous avons quitté Miami, il en a pris un et demi.

— Un jockey ne devrait pas boire, dit l'homme qui avait de l'argent.

— Il ne supporte plus la nourriture. Il ne la digère plus. Quand il mange une côtelette de mouton, elle reste dans son estomac. Elle ne descend plus. »

Le jockey avait fini son Manhattan. Il écrasa la cerise dans le fond du verre avec son pouce, et repoussa le verre loin de lui. A sa gauche, les filles en blazer se regardaient en silence. A l'autre bout du bar, deux donneurs de tuyaux discutaient sur le point de savoir quelle était la plus haute montagne du monde. Personne n'était seul. Personne d'autre que lui, cette nuit-là, ne buvait seul. Il paya avec un billet de cinquante dollars tout neuf, n'attendit pas la monnaie, rentra dans la salle à manger et revint jusqu'à la table des trois hommes. Il resta debout.

« Oui, je suis sûr que vous avez la mémoire très courte. »

Il était si petit que le bord de la table lui arrivait à la taille. Il n'avait pas besoin de se baisser pour y appuyer les mains.

« Oui, vous avez trop à faire à vous empiffrer dans les salles à manger. Vous êtes trop... »

— Pour la dernière fois, sois raisonnable..., supplia Sylvester.

— Raisonnable, raisonnable ! »

Son visage se mit à trembler, puis s'immobilisa en un rictus de dégoût. Il commença à secouer la table. Les assiettes tintaient. On pouvait croire qu'il allait la renverser. Mais il s'arrêta brusquement. Il tendit la main vers le plat qui était à côté de lui, enfonça tranquillement quelques frites dans sa bouche, les mâcha avec application, en relevant la

lèvre supérieure, puis se tourna et cracha la bouchée sur le beau tapis rouge.

« Pourris ! » dit-il d'une voix fragile, cassée.

Il sembla faire tourner le mot dans sa bouche comme s'il en aimait le goût et la consistance.

« Bande de pourris ! » répéta-t-il.

Puis il tourna le dos et quitta la salle à manger, d'une démarche de plus en plus affectée.

Sylvester haussa lentement une épaule. L'homme qui avait de l'argent épongea l'eau qui s'était renversée sur la nappe, et ils attendirent, en silence, que le garçon vienne desservir.

Sergi Pàmies

Si tu manges un citron  
sans faire de grimaces

nouvelles traduites du catalan  
par Edmond Raillard

Éditions **Jacqueline Chambon**

## LE SANG DE NOTRE SANG

Après de nombreuses années sans fumer, le père allume une cigarette. Il a cessé de fumer quand sa fille est née et, depuis, il a été trop occupé pour en éprouver le manque. La fumée lui brûle les poumons d'un brouillard âcre et au lieu de le combattre il l'alimente en tirant des bouffées compulsives. Il y a un moment, sa fille lui a expliqué les raisons de cette accumulation de silence, de mauvaise humeur, de problèmes, d'insomnies et de discussions : elle ne supporte pas d'être la seule fille du collège dont les parents ne sont pas séparés et elle leur a demandé – s'il vous plaît – de se séparer. "Je veux être normale", leur a-t-elle dit avant de sortir de la pièce les larmes aux yeux.

Le père et la mère sont abasourdis. Assis sur le canapé, et bien que la fille soit partie depuis plus d'un quart d'heure, ils ne réagissent toujours pas. Les pensées de l'un et de l'autre se

sont réunies dans un silence qui contient les souvenirs que leur mémoire commune leur permet de partager. Aucun des deux n'a voulu déléguer à l'autre la mission de l'élever et ils s'y sont consacrés avec une fermeté et un enthousiasme dont ils se sentent encore orgueilleux. De l'enfance de la petite, ils ne se rappellent que les bonnes choses. Une fille unique et en bonne santé dans une famille émotionnellement stable et jouissant d'une bonne situation économique, c'était la combinaison parfaite pour ne pas risquer l'échec.

Aussi bien le père que la mère appartiennent à la génération qui a appris à projeter ce genre de choses, avec une capacité de prévision qui prenait en compte les jours fertiles et une date de naissance permettant de faire coïncider la fin du congé de maternité et le début des vacances. Rien n'avait interrompu une croissance conventionnelle, avec les événements prévus par les pédiatres et sans accident ni épisode alarmant. Prévoyants comme ils l'étaient, ils ne se sont pas laissés surprendre par l'éloignement des conjoints après l'accouchement. Ils ont été capables de se ménager le temps nécessaire pour ne pas s'assoupir et n'ont pas renoncé au sexe ni à leurs passe-temps, pas plus qu'aux sorties avec leurs amis.

La petite vivait cela avec une collection de sourires immortalisée par vingt-trois cassettes vidéo et dix-sept albums de photos. Ni la crèche ni les premières années d'école n'ont entraîné de conflit. Même s'ils ne se le disaient pas à voix haute, ils plaignaient les parents qui avaient des enfants avec des problèmes psychologiques ou des retards scolaires. Au début, le fait qu'elle soit fille unique les avait ennuyés. C'est pourquoi ils avaient eu grand soin d'éviter l'excès de protection et avaient opté pour des visites fréquentes chez les cousins et une fréquentation continue des voisins et des camarades de classe. Avec ces antécédents, rien ne laissait présager les deux dernières années qu'ils avaient vécues.

La pilosité des aisselles et du pubis, quand la petite avait dix ans, leur avait fait craindre une précocité aiguë. D'abord, ils y virent même une qualité. Maintenant, en revanche, s'ils pouvaient parler, il leur faudrait bien reconnaître que, face à l'évidence d'une adolescence prématurée, ils ont réagi comme il fallait. Ils ont consulté le médecin qui, comme d'habitude, leur a dit : "Ne vous en faites pas." Comme d'autres fois, ils ont observé le phénomène sans en être obsédés, comme le symptôme d'autres transformations imminentes. Il y en eut beaucoup : la petite commença à avoir une odeur différente, elle eut des boutons sur la figure et, en peu de temps, elle changea d'amis et de garde-robe.

Aucun des deux ne saurait dire à quel moment elle cessa d'être la petite et ils se virent confrontés au dilemme de continuer à l'appeler ainsi ou par la forme abrégée de son prénom. Devant elle, il était impossible de l'appeler la petite, parce que cela aggravait ses sautes d'humeur, de plus en plus fréquentes. Le père s'en remettait à ce que la mère répétait comme une prière : patience, amour et attention. Il était patient, il lui offrait toute l'attention du monde et il l'aimait comme il n'avait jamais aimé personne, mais il ne supportait pas de ne rien comprendre à l'attitude de sa fille. Il parla avec les conseillers d'éducation, avec les professeurs, avec le directeur du collège, qui l'adressa à un spécialiste. La conversation, qui eut lieu dans un cabinet lugubre, fut enrichissante. La mutation de la petite, selon le spécialiste, était parfaitement logique et était vérifiée, outre l'expérience ancestrale, par toutes sortes de diagnostics et d'études scientifiques. Donc, aucune raison de s'en faire.

Le père ne fut pas rassuré. À la maison, la petite était de plus en plus insolente, d'une rébellion arbitraire, souvent stupide, et la moindre tentative de punition ou de dialogue était symétriquement stérile. Par l'intermédiaire d'un des associés de son entreprise, il prit contact avec un neurologue de renom qui lui fit une conférence sur les dernières avancées en matière d'évolution mentale des adolescents. Tandis que le spécialiste parlait, le père

eut la sensation que chaque mot, chaque précision cautionnée par la recherche l'éloignaient davantage de sa fille. Le neurologue lui parla de saturation hormonale, de vulnérabilité, d'effervescence, d'évolution des lobes et d'un combat entre dopamine et mélatonine, œstrogènes et testostérone.

“C'est la puberté”, disaient les autres parents. Et ils haussaient les épaules, ayant l'air de considérer, avec une immaturité qui le mettait hors de lui, la bataille comme perdue. Eux, en revanche, persévérèrent. Lorsqu'il fallait prendre un peu de distance, ils le faisaient. Quand il fallait être davantage sur son dos, ils étaient davantage sur son dos. Le père se refusait à admettre qu'il avait échoué dans cette première étape. Plus exactement : il était disposé à admettre la possibilité de l'échec à condition qu'il y ait une explication. Même la tension des pires moments ne put les désunir. Ensemble, comme au moment de la concevoir et de la mettre au monde, ils tuèrent dans l'œuf toutes les tentations propres à cette phase de l'existence : le goût inconsidéré du risque, les mauvaises fréquentations, la spirale de la drogue, l'anorexie, la boulimie, la fuite sectaire.

Dans ce long processus, ils durent aussi céder sur certaines choses, mais c'étaient des concessions sans importance : la décoration de sa chambre, un

cours d'anglais en Irlande ou un piercing, longuement négocié pour que ce ne soit pas à la bouche ni au nombril. Ils ne pouvaient pas prévoir qu'après tant d'efforts le problème fût qu'ils n'aient jamais pensé à se séparer. Maintenant ils ont le regard fixé sur le nuage de fumée qui remplit la pièce, émanant des poumons et des cigarettes du père. Sans se le dire, ils sont conscients d'être à bout de forces. Ils s'aiment. Tellement, qu'ils n'ont même plus besoin de se le dire. C'est pourquoi, lorsque le père finit la dernière cigarette du paquet, ils se lèvent et s'enlacent, toujours en silence. "Aujourd'hui, je commencerai à chercher un appartement et je parlerai à l'avocat pour qu'il entame la procédure", dit-il finalement. Et elle, émue, lui répond : "Je vais appeler la petite pour lui annoncer la nouvelle. Elle va être tellement contente."